

LA NATIONALITÉ CANADIENNE.

LECTURE DÉLIVRÉE SOUS LE PATRONAGE
DE LA SECTION SAINT-JEAN DE LA SO-
CIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC,
LE 15 JANVIER 1858.

PAR

L. M. DARVEAU.

I.

(Suite.)

Enfin elle soumit, et, malgré la victoire, le courage de nos pères dut céder devant le nombre. Le gouvernement français engourdi par les débâcles de Louis XV, ne pouvait plus la défendre, livra, par le traité de Versailles, la première colonie française à l'Angleterre.

Ainsi fut perdu le labeur de deux siècles. Les luites herculéennes, les vertus incomparables, les sacrifices uniques du peuple le plus fidèle au devoir, furent honteusement répudiés.

Cette, ce fut pour nos pères un temps de rude épreuve que celui où il leur fallut rendre le drapeau de Carillon pour lui substituer l'étendard britannique. Mais si leur sacrifice fut grand, leur gloire fut plus grande encore, car si la Providence ne permit point, en 1763, l'extinction de notre race, l'histoire n'en compte pas moins nos pères au nombre des martyrs politiques de même qu'elle les place à la tête des défenseurs des nationalités.

Nos pères ne furent pas seulement d'illustres guerriers, ils se montrèrent, aussi, colonisateurs adroits et infatigables. La gloire ne leur fit point oublier le progrès; leurs découvertes égalèrent leurs victoires. Chauvplain, Talon, Frontenac, Vaudreuil de la Verendrye, Marquette et Joliet, ont, par leur génie administratif ou leur esprit d'entreprise, cueilli autant de palmes, que Dabac, Iberville, Montcalm et Lévis n'ont compté de lauriers. Les noms des lacs et des fleuves découverts par les Canadiens rappellent autant de succès et d'honneur que ceux de leur victoires; le Mississipi est l'égal de Carillon. Infortune, gloire, science, religion, tout contribue à l'épopée de ce peuple de héros.

Avec la conquête, la lutte changea. L'Angleterre n'en voulait plus à la vie de nos pères mais à leur honneur. Aussitôt maîtresse du sol, elle voulut s'emparer des sentiments du peuple: avec un nom français elle voulut leur donner un cœur anglais. Toutelois, elle eut peur d'allumer l'insurrection par la violence; elle prit, sauf à le remplacer plus tard, comme elle l'a fait, son moyen favori: la corruption. Pour le moment, au lieu d'un peuple d'esclaves, elle voulut faire des Canadiens un troupeau d'illuges. Afin de mieux réussir, elle fit taire le clergé en lui conservant la dime et s'attacha la noblesse en lui donnant des seigneuries. Le gouvernement du sabre fut établi et

le peuple baillonné. Un instant, l'Angleterre parut vouloir lui rendre justice, mais c'était pour l'empêcher d'entendre Pappel du Congrès. La révolution qui amena l'indépendance des autres provinces anglaises d'Amérique trouva donc le peuple Canadien sourd à la voix de la liberté. Délaissé de presque tous ses chefs, n'espérait rien par lui-même de la France, sa position commandait de rester neutre sous l'Angleterre. Il refusa de s'unir aux insurgés, non par crainte de l'Angleterre, moins encore par amour pour elle, mais parce qu'une fois uni aux provinces soulevées, il lui eût été impossible de tenir tête à l'esprit d'anglicisation aussi menaçante au-delà qu'en deça de la ligne 45. Grande leçon pour ceux d'entre nous qui s'obstinent à ne point voir le but de notre existence comme peuple: veulent à tout prix immoler ce que nos pères, pendant deux siècles, ont défendu avec tant d'ardeur et de raison.

Après la révolution de 1775, survint la guerre de 1812. Cette fois encore, le même esprit de conservation nationale anima nos pères. Plutôt que d'accepter la liberté avec les *Yankees*, ils préférèrent l'esclavage avec l'Angleterre: ils avaient foi dans l'avenir. Leurs chefs seuls furent coupables en ne voulant point profiter de l'occasion pour émanciper le pays de toute domination étrangère. Au lieu d'exiger l'indépendance du peuple Canadien, ou du moins de fortes garanties pour l'avenir, ils se contentèrent d'une aisance individuelle. Aristocratie de l'argent commençait à poindre. Bientôt par sa cupidité, sa tyrannie et son ambition elle causa toutes ces rivalités d'intérêts, toutes ces haines de race et de culte qui aboutirent à la révolution de 1837.

Ces jours funestes mais glorieux trouverent encore le peuple Canadien digne de son origine. Excepté le clergé qui en politique est toujours *infaillible* et qui par conséquent n'a jamais tort; excepté ceux qui dans les affaires publiques, ne voient, n'entendent, ne pensent et ne croient que d'après lui; excepté encore, ce qu'on pourrait appeler l'égoïsme du peuple, engourdi que guide seule la soif de l'or et des honneurs, tous les Canadiens sentirent à chaque tête qui roula sur l'échafaud, une fibre se briser dans leur cœur. C'est qu'alors, le tyran et le bourreau, d'amis qu'ils sont toujours devinrent pour notre race frères jumeaux: l'Angleterre nous *payait* la victoire de Chateauguay. Aussi l'arbre national devint-il profondément enraciné: le sang des martyrs, toujours lécoré, qui avait rejaiilli de l'échafaud, s'était infiltré dans les profondeurs les plus intimes du cœur populaire. Notre union avec la race la plus antipathique à la nôtre ne fit qu'accroître le cri de l'honneur national outragé. Nous nous rappelions que si nous étions les vaincus de 1763, nous étions aussi les vainqueurs de Carillon et de Saint-Denis. Tellement que l'Angleterre s'étonne encore de notre attitude. Notre existence politique est pour elle un problème inexplicable; pour

lo résoudra elle n'a d'espoir que dans la trahison de nos chefs.

Voilà jusqu'en 1840 la marche et les tendances que firent prendre à notre race, le monopole, la conquête et l'esclavage. Depuis cette époque notre position a cruellement empiré. Nous allons voir quel esprit dirige aujourd'hui nos destinées, quel souffle les vivifie et quels obstacles les environnent. Après avoir vu ce que furent nos pères, il faut voir ce que nous sommes.

II.

Il y a environ un siècle, que sur les plaines d'Abraham tombait le plus vaillant de nos défenseurs envoyés par la France: l'immortel Montcalm. À la mort de ce héros tout fut perdu pour nous hors l'honneur et l'espérance. Montcalm rendant à peine le dernier soupir que notre liberté abaissait aussi sa paupière sous la main de son vainqueur. De ce moment date notre esclavage comme peuple; de ce moment fut rivé l'anneau de notre indépendance nationale à celui du monopole anglais.

Si nous comparons le présent au passé; l'ancienne pléiade des défenseurs de notre race à la présente; si nous comparons nos pères à nous mêmes, ne sommes-nous pas forcés d'avouer que la différence est grande. Depuis la conquête jusqu'à l'acte d'Union, le souvenir héroïque des luites de nos pères eut assez de force pour nous sauver de la ruine. Mais ensuite, insensiblement, la franchise des temps anciens, la fierté nationale, l'honnêteté publique et privée disparurent en partie devant l'intrigue de la plupart de nos chefs, la bassesse de leurs actes politiques et la dépravation de leur conduite publique et privée. Ne pouvant anéantir les Canadiens-Français par la tyrannie ou les noyer dans les flots de l'émigration, l'Angleterre entretenit avec joie ces dispositions anti-nationales. Elle crut le moment arrivé de frapper le dernier coup. Lord Durham avait dit que pour façonner les Canadiens-Français au joug britannique il fallait à tout prix les angliciser. Deux moyens se présentaient: la force et la corruption. Le premier était le plus prompt mais le plus périlleux; le second le plus lent mais le plus certain: il eut la préférence.

Alors la hausse considérable sur les consciences fit surgir cette foule de traitres et de lâches qui, non contents de nous vendre, se sont constitués nos destructeurs les plus acharnés. Enrichis à nos dépens, titrés et blasonnés avec le parchemin et l'écusson de l'étranger, ils ont renié leur passé pour mieux nous précipiter dans la honte du déshonneur politique. Tant qu'ils restèrent purs au milieu de la corruption, ils furent forts et respectés. On les regardait comme des géants mandataires d'un peuple aux prises avec le malheur. Depuis qu'ils ont bu à la coupe de la trahison ils sont devenus des nains hideux.

A continuer.